

n'affecter que la partie sensible de notre être ; elle atteint jusqu'aux régions supérieures de l'âme. On juge et on goûte en effet la musique de Meyerbeer non seulement avec l'oreille et le sentiment, mais aussi avec la raison. Il règne dans ces vastes partitions, d'une ordonnance si savante, une telle science de composition — je prends ce mot dans l'acception où le prennent les peintres — qu'elles s'adressent évidemment à quelque chose de plus haut que le sens purement mélodique, à quelque chose qui est la raison même et qui intervient pour avoir sa part des jouissances que l'oreille perçoit et ajouter aux émotions que le cœur éprouve. C'est le propre de cette musique d'éveiller, chaque fois qu'on l'écoute, la faculté esthétique. Harmonieuse et robuste Minerve, elle n'est pas seulement fille de la spontanéité et de l'imagination, elle est fille aussi de la science et de la réflexion.

C'est ce côté sérieux dans le talent de l'auteur des *Huguenots* qui lui a donné si promptement et si aisément prise sur un peuple aussi naturellement littéraire que le peuple français et par cela même très-sensible à la convenance et à l'expression dans les œuvres d'art. Quoique nous fassions, nous sommes les fils de Boileau, de Molière et de La Fontaine ; en prenant un billet de parterre pour l'opéra, nous ne pouvons pas ne pas emporter avec nous l'amour du vrai, de la clarté, le sentiment du net et du positif, enfin cette haute faculté de raison qui est fondamentale chez nous et qui se retrouve dans notre langage comme elle est dans notre cerveau. Les Italiens sont alliés à la musique pour la passion : comme la musique était la seule distraction, l'unique spéculation qui ne fût pas prohibée par leur gouvernement, ils y mirent toute leur âme, et la musique devint ainsi pour eux un refuge enchanté contre la servitude. Les Allemands y allèrent par la voie des idées, par le chemin philosophique : voie ténébreuse, mystérieuse, remplie d'accents inconnus et de vagues murmures que surprisent Weber et Beethoven. Mais pour nous la musique sera toujours une sœur de la raison, au moins par alliance ; et c'est précisément pourquoi Meyerbeer nous a séduits, fascinés pendant vingt-cinq ans ; c'est précisément pourquoi il lui a suffi d'une seule victoire, gagnée en 1831, par la première représentation de *Robert*, pour avoir raison même de la popularité de Rossini, l'improvisateur sublime, qui crée la mélodie avec toute l'insouciance d'un enfant qui souffle au soleil des bulles de savon au bout d'un chalumeau.

Il semble qu'on pourrait à la rigueur comparer Rossini à Rubens et à Murillo, et Meyerbeer à Michel-Ange et à Poussin. Comme l'auteur du jugement dernier, il est porté au colossal ; sa touche est violente. Jamais rien de vague dans ses mélodies qui, pour n'être pas dansantes, carrées, faciles à retenir, n'en sont pas moins d'une précision très-rigoureuse. Que la ligne soit courte, brisée, tourmentée, soit qu'il en résulte souvent, à une première